

Survivre à la modernité?

Le moi assiégé : Essai sur l'érosion de la personnalité de Christopher Lasch. Traduit de l'anglais par Christophe Rosson, Climats, 268 p.

Annie-Claude Thériault

Number 230, January–February 2010

L'éthique à l'ère de la mondialisation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thériault, A.-C. (2010). Survivre à la modernité? / *Le moi assiégé : Essai sur l'érosion de la personnalité* de Christopher Lasch. Traduit de l'anglais par Christophe Rosson, Climats, 268 p. *Spirale*, (230), 26–28.

Survivre à la modernité?

PAR ANNIE-CLAUDE THÉRIAULT

LE MOI ASSIÉGÉ : ESSAI SUR L'ÉROSION DE LA PERSONNALITÉ de Christopher Lasch
Traduit de l'anglais par Christophe Rosson, Climats, 268 p.

Défendre une conception de l'homme comme être politique fait partie d'une longue tradition philosophique qui s'ancre évidemment chez les Grecs, et que l'on voit revivifiée aujourd'hui en philosophie politique. Chez les penseurs français, des auteurs contemporains comme Lefort, Gauchet ou Manent ont contribué, dans la lignée d'Aron et de Tocqueville, à redéfinir ce qu'était la condition politique de l'homme moderne. On relève également cet intérêt chez les penseurs américains dans la lignée de Léo Strauss, tel Bloom, et maintenant chez Christopher Lasch avec *Le moi assiégé : essai sur l'érosion de la personnalité*.

Si l'on pouvait craindre de retrouver, une fois de plus, une analyse classique qui déplore facilement l'individualisme moderne et ses dérivés, ou simplement une redite de *La culture du narcissisme*, tel n'est pas le cas. Avec cet ouvrage, Lasch s'inscrit plutôt dans la lignée des auteurs français et américains qui tentent de redonner à la modernité quelques lettres de noblesse en rappelant qu'être progressiste pourrait aujourd'hui signifier qu'il faille adhérer à un certain traditionalisme. Cette thèse, qui veut donc dépasser le débat libéral/conservateur est effectivement celle qu'un auteur comme Tocqueville semblait déjà soutenir en 1840 en critiquant la démocratie, sa perte de grandeur et ses dérivés individualistes, tout en prétendant à la fois être « son ami » et admirer la liberté moderne. L'originalité de Lasch tient cependant à son analyse du nouvel homme moderne non pas sous l'angle de l'individualisme, comme le faisait Tocqueville, mais sous celui d'un être « assiégé », dépassé par les nouvelles réalités de son époque, tant et si bien qu'il ne lui reste qu'à se « resserrer sur lui-même » (Tocqueville écrivait « *se replier sur lui-même* ») et chercher au moins à survivre. Cette notion de survie, obsession envahissante dans nos sociétés modernes, occulterait pourtant notre condition d'homme politique en nous incitant à fuir toute forme d'adversité, de conflit et de tension.

Lasch souligne avec raison que même notre vocabulaire s'est adapté à ce nouvel impératif. Tout n'est dorénavant qu'affaire de survie : « *le magazine de gauche Mother Jones se veut un "guide de survie" [...]. Une station de radio de Los Angeles se recommande à ses auditeurs comme leur "station*

de survie" [...]. Une diatribe antiféministe, publiée avec le tapage médiatique habituel, se veut un "Guide de survie pour mâle harcelé". » Nous pourrions d'ailleurs ajouter quelques références très actuelles à cette liste en pensant à tous les récits de « survivants » qui se vendent très bien en librairie, mais aussi à toutes les émissions de télévision dont l'enjeu principal est précisément la « survie » : *Survivor*, *Star Académie*, *Loft Story*. En s'attardant à chacun des domaines que sont la littérature, le cinéma, la psychologie et l'histoire (le chapitre sur l'holocauste est à ce propos très provocant), Lasch démontre que la survie est un des enjeux majeurs de nos sociétés contemporaines ; la culture de l'éphémère, de l'imaginaire et du pragmatisme, parmi divers facteurs, l'a rendue nécessaire, ou du moins possible. Plus qu'un ersatz du langage populaire, ce « survivalisme » est dorénavant l'impératif autour duquel les individus modernes organisent leur quotidien.

LES STRATÉGIES DE SURVIE

En rappelant *La condition de l'homme moderne* de Hannah Arendt, Lasch démontre l'importance de la durabilité des objets extérieurs. Ce repère permettait alors à l'être humain d'avoir un sentiment d'identité stable avec quelque chose d'extérieur à lui-même. En instaurant un monde d'objets éphémères, l'ère industrielle plonge l'individu dans un nouveau rapport avec lui-même. Devant l'instabilité et le caractère fondamentalement éphémère de tout ce qui l'entoure, celui-ci a dorénavant le sentiment que rien ne lui *survit*. Le seul repère qui perdurera sans doute avec le temps sera peut-être l'individu lui-même.

L'univers fantastique dans lequel baigne notre quotidien semble aussi favoriser ce sentiment d'« assiègement ». « *En brossant le tableau de possibilités technologiques illimitées — voyages spatiaux, manipulations biologiques, destruction massive —, [la science] supprime le dernier obstacle à la fantaisie pure. [Elle] met la réalité en conformité avec nos rêves, ou plutôt nos cauchemars.* » En ce sens, la confusion entretenue par la science entre réalité et imaginaire est telle qu'elle pousse l'être humain à se replier sur lui-même et à tenter de survivre.

La politique, qui cède sa place à une lourde machine de gestion bureaucratique, n'a fait qu'accroître notre sentiment d'impuissance. C'est ainsi que les études et les sondages remplacent peu à peu une réflexion substantielle sur des questions importantes. Dans un tel contexte, l'individu ne voit plus où peut se situer sa contribution, il se sent assiégé, pris dans un système qui fonctionne sans lui.

Ce portrait peu reluisant de la survie au détriment de toute autre valeur modifie inévitablement notre comportement individuel. Le nouvel individu moderne s'adapte, pourrait-on dire, afin de mieux survivre : il ne vit qu'au

font sens. Ce discours présente la vie comme un absolu alors que l'histoire de l'humanité nous montre que l'être humain privilégie parfois le sacrifice, l'identité, la religion ou l'amour à la vie elle-même. Cette même dénonciation est d'ailleurs magnifiquement développée par d'autres contemporains, tel Pierre Manent, dans *Cours familiers de philosophie politique* (Gallimard, 2001).

Le discours environnementaliste fait également appel au même argument. Or, dans ce cas-ci, ce n'est pas uniquement la survie de l'être humain, mais également celle de son environnement, qui importe plus que tout. La conception que nous avons de l'être humain dans un tel contexte est incontestablement paradoxale. Nous voulons concevoir l'être humain comme un être tout à fait naturel, en symbiose parfaite avec la nature. Or cette union fusionnelle, qui valorise une harmonie avec l'environnement et les animaux, n'est possible que dans une argumentation profondément anthropocentrique. En effet, à l'état de nature, nous ne cherchons pas à préserver la diversité et à donner des droits aux animaux et à l'environnement. Seul un être politique peut rompre avec son environnement et permettre ainsi une telle défense. Cette tension entre notre désir d'union et notre capacité à transcender la nature est précisément ce que nous devons accepter, sans quoi non seulement nous sombrons dans des arguments flous et contradictoires, mais nous nous éloignons de notre « essence » même.

Devant l'instabilité et le caractère fondamentalement éphémère de tout ce qui l'entoure, celui-ci a dorénavant le sentiment que rien ne lui survit.

moment présent. Il évacue ainsi l'importance de l'avenir (mais aussi du passé) dans la construction de son identité. Un second trait marquant de la nouvelle personnalité des individus modernes est leur désir de ne rien ressentir, le besoin d'une « anesthésie émotionnelle ». Les situations toujours extrêmes dans lesquelles s'imaginent vivre les « survivants » modernes les poussent à se fermer à toute émotion, à chercher à ne rien ressentir. Coupés de la réalité, les « survivalistes » n'arrivent plus à distinguer ce qui est réellement atroce de ce qui ne l'est pas. Aussi bien une catastrophe qu'un fait anodin deviennent tous deux des situations extrêmes. Tout est trop lourd, trop laid, trop souffrant : il devient impossible de faire une hiérarchie de ce trop-plein d'atrocité. Pire encore, il devient si difficile de vivre que la fuite semble préférable. C'est cette condition humaine sans espoir qu'exploraient déjà, à travers la question du suicide, la littérature et le théâtre nihiliste.

LES DISCOURS « SURVIVALISTES »

Ce sont les plaidoyers pacifiste et environnementaliste qui donnent le plus explicitement à lire la propagation flagrante du discours « survivaliste » dans nos sociétés actuelles. Lasch ne les condamne pas — il se défend bien d'être « pro-guerre » ou de négliger les conséquences désastreuses des changements climatiques dans nos sociétés —, mais il déplore l'argumentaire « survivaliste » dont se réclament ces différents discours. En ce sens, même s'il prétend s'en détacher, il se rapproche des néo-conservateurs (qu'il cite d'ailleurs à plusieurs reprises — Daniel Bell, Norman Podhoretz) en souhaitant que des valeurs autres que « la vie » puissent orienter nos choix.

Le discours pacifiste se fonde sur l'idée que « rien ne vaut la peine qu'on y laisse sa vie ». Cette hiérarchie des valeurs place inévitablement la vie au sommet de la pyramide et sape la complexe tâche de réfléchir à d'autres possibilités, de construire un système de valeur autour d'éléments qui

ENTRE INSTRUMENTALISATION ET RELATIVISME

Le nouvel individu moderne, parce qu'il se sent « assiégé », fonde l'ultime sens de sa vie dans l'idéal de la survie. Face à cet inexorable changement de notre personnalité, comment nous est-il encore possible de penser l'homme moderne comme un être politique ?

Notre volonté de nous réfugier en nous-mêmes pour tenter de survivre vient d'un faux dilemme entre une modernité dite « instrumentale » (qui nous rebute) et une modernité conçue comme « molle », « mystique », « vague », que l'on peut associer au relativisme. Nous croyons donc avoir le choix entre un système de gestionnaires aveugles, ou un individu seul, relativiste. Nous pensons qu'il n'y a rien entre une loi arbitraire et un choix strictement individuel; nous finissons par préférer l'individu et son propre choix sous prétexte qu'il sera au moins animé par « un sentiment » et non par une machine calculant froidement l'efficacité et la productivité au détriment de n'importe quelle autre valeur.

Il y a pourtant, entre la raison instrumentale et le vide du relativisme, une autre option : la raison pratique. Cette thèse n'est évidemment pas propre à Lasch et peut même faire écho à la distinction heideggérienne entre la raison

« calculante » et « méditante ». La rationalité si prisée dans la Grèce antique, chez Aristote par exemple, relevait également d'une raison pratique qui octroyait au politique une place importante. Le politique est précisément le lieu de cette raison qui ne se veut ni instrumentale ni le reflet de simples préférences injustifiables. Comme l'écrivait Claude Lefort, il s'agit « *d'un lieu vide* » dans la mesure où il n'est fixé ni dans le droit ni dans une subjectivité pure ; il rend possible le conflit. N'aurions-nous pas effectivement évacué, aujourd'hui, l'importance de cette raison pratique en l'associant injustement au relativisme ? En effet, « *les idées morales [...] perdent leur lien avec la vie pratique [...]; on les confond à présent avec l'exercice de choix purement personnels et l'expression de préjugés et de goûts personnels que l'on ne peut ni justifier ni expliquer, et que personne ne devrait donc tenir pour fermes* ».

En insistant ainsi sur la condition politique de l'homme, Lasch s'inscrit dans la lignée des auteurs contemporains qui cherchent à rappeler que la tension et le conflit font partie de l'« essence » de l'être humain. Que « *l'apaisement* », pour reprendre l'expression de Tocqueville et de Gauchet, est peut-être plus confortable, certes, et nous permet sans doute de mieux *survivre*, mais qu'il faut malheureusement accepter « *qu'il n'y aura d'ordre nouveau que si nous acceptons résolument les contraintes de l'ordre ancien, c'est-à-dire les contraintes de notre condition politique* » (Manent, *Cours familiers de philosophie politique*). « *L'homme est déchu* » et « *l'humanité oscille entre une fierté transcendante et un sentiment humiliant de faiblesse et de dépendance* ». C'est sans doute seulement en acceptant ces contradictions que nous parviendrons à *survivre* à la modernité.

Le mépris : de la Théorie critique à la reconnaissance sociale

DOSSIER 

PAR DOMINIC DESROCHES

LA SOCIÉTÉ DU MÉPRIS. VERS UNE NOUVELLE THÉORIE CRITIQUE d'Axel Honneth
La Découverte, 350 p.

Dans nos sociétés postmodernes de confort, on ne veut plus seulement exister, on veut vivre et se réaliser dans une structure sociale qui assure la reconnaissance de chacun par les autres. Dans la foulée de Hegel — qui aura tracé la voie de la modernité reconnaissante en montrant, dans sa dialectique du maître et de l'esclave au cœur de la *Phénoménologie de l'esprit*, que les derniers peuvent aussi être les premiers —, mais aussi de Charles Taylor — qui a fait appel au concept de reconnaissance au début des années 1990 dans son apologie du multiculturalisme —, Axel Honneth propose une version revue et corrigée de ce concept moderne afin de relancer la Théorie critique. Pour le professeur de philosophie de l'Université Goethe (et directeur du célèbre Institut de recherche sociale), l'avenir des idéaux émancipateurs de l'École de Francfort repose sur la reconnaissance.

À lire le successeur de Habermas, le mépris — au sein d'un capitalisme qui aurait oublié les possibilités libératrices inscrites en lui — ne relèverait plus de l'indifférence à autrui ou du désir de s'élever au-dessus de tout, mais serait désormais une maladie résultant de l'absence de reconnaissance. Il y aurait ainsi méprise sur le mépris : celui-ci ne serait plus moral, mais social. L'ouvrage de Honneth mérite notre attention, car le concept de reconnaissance y apparaît comme le moteur de la réalisation de soi dans le cadre d'une critique des pathologies sociales des temps présents.

LA PHILOSOPHIE SOCIALE :
TRADITION, DÉVELOPPEMENT ET AVENIR

L'ouvrage réunit des textes publiés entre 1994 et 2004 qui visaient à présenter sa critique constructive de la Théorie